BI-MENSUEL — N° 1 15 DÉCEMBRE 1943

L'assaut

Journal des Francs-Gardes de la Milice Française

ADMINISTRATION - RÉDACTION : Hôtel Astrid, Place d'Allier - VICHY ◆ TÉLÉPHONE 33-76

CHEFS !
FRANCS-GARDES !

VOICI VOTRE JOURNAL...

Il est né dans vos rangs, c'est par la volonté de vous tous qu'il pourra vivre ;

il sera le reflet de vos activités ;

il reproduira fidèlement votre pensée et vos espoirs.

AGEN, ANNECY, CHAMBÉRY, CLERMONT-FERRAND, FOIX
LYON, MARSEILLE, NICE, NIMES, VICHY...

APPORTEZ VOS ECHOS, INFORMATIONS, DESSINS, ETC...
NE REMETTEZ PAS A DEMAIN !
ECRIVEZ AUJOURD'HUI MEME AU JOURNAL !

L'ASSAUT :
- SERA LE COMPAGNON DE VOTRE TRAVAIL,
- LE JOYEUX CAMARADE DE VOS LOISIRS,
- L'INSTRUMENT DE FORMATION POUR DEMAIN, QUE NOUS VOULONS MEILLEUR.

Maintenant, vous ne vous sentirez plus seul dans la lutte.

CONTRE l'ancien régime - POUR l'ordre nouveau

Il faut que toutes nos pensées se rapportent à notre but

LA pensée a précédé l'action, le but est simple, si nous concentrons notre effort physique pour nous rapprocher de notre but, c'est déjà pas mal. Mais regrouper notre volonté intellectuelle pour crier par des « lettres de feu » notre immense espoir à travers nos centaines, et nos trentaines cela est certainement mieux encore.

Dans le vaste champ en friche avance maintenant la charrue, un mince sillon se creuse déjà avec peine. Je vous attends tous, camarades, pour vous atteler à la besogne. Aidez à construire un feuillet clair et vibrant. Lentement mais sûrement nous avancerons vers le reflet le plus pur de notre foi. Ensemble nous lancerons " L'ASSAUT ".

***

Notre première édition sera empreinte de tristesse, la mort toute fraîche de nos camarades en est la cause profonde.

Maintenant nous sommes certains de réussir. Car on ne se bat et on ne lutte pas pour des textes. Mais pour un idéal qui a maintenant toute sa raison, sa force et sa splendeur, puisque pour lui et par lui certains d'entre nous sont morts. Nous les connaissions bien, et nous sentons aujourd'hui qu'ils étaient bien nos frères.

Pour ceux qui sont pas assez forts, pour ceux qui sont faibles, ne faudrait-il pas qu'en pensée ils viennent prendre place à côté du lit de douleur, souffrir un peu, être griffés, mordus par des blessures qui auraient pu être lancées sur leurs corps.

Il leur faut maudire un peu leur peur ou leur angoisse, et rester en communion fervente, quêtant le dernier souffle de celui qui meurt pour le reprendre dans sa poitrine saine, comme dans un relais fantastique où le but est sauver la « grande France ».

Joseph GRUSSEN.

Ta vie Franc-Garde

La mort avait fauché des têtes enfantines
Nos frères sont tombés au sol les bras en croix
Notre patrie souffrait de luttes intestines
Et toi tu t'es dressé car tu avais la foi.

La vie venait à peine de s'ouvrir à tes yeux
Ton cœur, ton corps, abordaient à la vie
Et tu la voulais belle, tu voulais être heureux
Tes yeux en reflétaient la généreuse envie.

Non, le sang a coulé, tu as levé le front
Ton bras a soulevé la lourde épée de guerre
Tes yeux se sont durcis, tes gestes furent prompts,
Tu as voulu marcher comme l'ont fait tes pères.

Noble ardeur, sang nouveau, tu es un intrépide
Tu as bondi, sans peur, rayonnant le courage
Foulant aux pieds l'orgueil et tout esprit perfide
On a souri et l'on t'a cru peu sage.

Tu as subi aussi les plus dures atteintes
Celles faites à l'honneur, à ta vie même
Tu as reçu l'injure et du malheur l'empreinte
Tu as mordu tes lèvres et tu as tenu quand même.

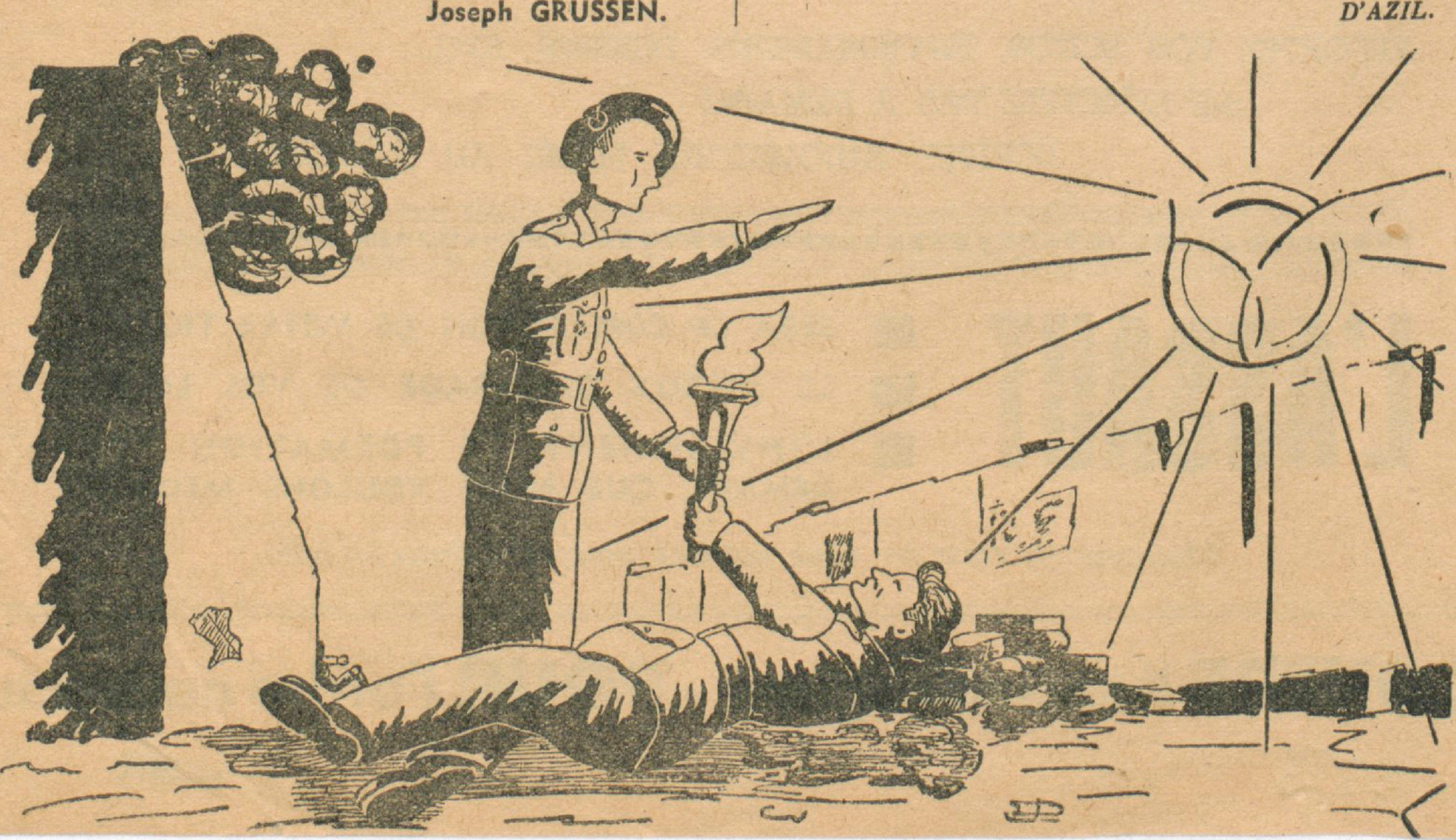
Mais ce n'est pas fini, là-bas le sacrifice
Celui de tes vingt ans, celui de ton bonheur
Il faut que tu le fasse, pour aider la Milice
A qui tu as donné ta vie et ton cœur.

Quand ton sang coulera sur la terre de France
Quand tu auras donné ta vie pour ton pays
Tes frères et tes fils reprendront confiance
Ce n'est qu'avec son sang que l'on écrit sa vie.

Il faut que ce drapeau qu'au matin tu salues
Soit baigné dans le sang des plus purs de ses fils
Accepte de mourir, même si l'on te tue
Sans que tu aies ouvert ta jeune âme à la vie.

Franc-Garde tu es prêt à mourir en soldat
Mais que l'on sache bien que tu te défendras
Et ceux qui sont tombés sans livrer combat
Sachant que ceux qui restent ne les oublierons pas.

D'AZIL.



Ayons le courage de le leur dire !

DANS une longue lutte, vous avez gagné la guerre... en 18 !! Dans les tranchées, vous avez juré que jamais vos enfants ne reverraient cette horreur. Puis, après, ce fut la paix, la prospérité un peu, puis la lutte politique beaucoup.

Vous avez tout oublié, tout gaspillé, et un jour vous avez fait jaillir de cette « grande salade russe » que vous aviez si bien préparée, l'étincelle qui nous donna la guerre.

Naturellement, nous pouvions nous permettre celà puisque nos voisins, malgré des nuits de travail, n'avaient pu sortir, d'après vous, que des moteurs toujours en panne. Nous étions bien plus malins puisque nous avions les loisirs... désorganisés. Le travail n'était pas organisé, comment les loisirs auraient-ils pu l'être ?

La réalité fut cruelle, la défaite, notre défaite avec la première armée du monde !!! d'après vous toujours... ah ! il parait aussi que nous étions les plus forts !

Après la légèreté, vous ajoutez la monstruosité d'un terrible mensonge. Mais ce n'est pas tout. Vous continuez à mentir, c'est tellement rentré dans votre sang, que vous prenez comme paroles de vérité tous les mensonges. Puis vous avez aussi tellement l'habitude de danser au son des joueurs de flûte au nez crochu, que plus rien ne peut nous étonner.

Mentez, laissez-vous enivrer par tous les bobards nouveau-nés, mais laissez-nous en paix. Nous savons nous-mêmes que nous devons refaire la France. Nous le voulons, c'est là notre différence avec vous, car vous, ne le voulez pas. Vous ne voulez pas lâcher prise. Nous ne voudrions pas des ministères de Jeunesse, mais des ministères jeunes.

Taisez-vous donc enfin, restez dans vos coins. Nous voulons vivre, respirer de l'air pur autour de nous, et nous ne voulons plus être empestés et asphyxiés par l'odeur de fourberie et de mensonge qui traine sur vos pas.

Nous ferons la Révolution, mais commencez à la faire vous-mêmes en partant, vous emporterez avec vous l'ancien régime dont vous étiez les prêtres ou les enfants de chœur.

Si vous n'avez vraiment pas compris l'immensité de votre crime alors, de grâce, O morts de 14-18 ! sortez de vos tombes, et remontrez à vos frères oublieux l'immense horreur d'une guerre, et la lâcheté d'une promesse pas tenue, pour qu'enfin ils nous laissent construire notre avenir, puisque c'est nous qui devons le vivre.

J. G.

« Ils ont déjà payé. On prétend que nous allons trop fort, pourtant je répète : Désormais, nos vengeances seront plus fortes et plus rudes »

JOSEPH DARNAND

LE JUIF
détracteur du goùt artistique public

Depuis que l'argent a de plus en plus conféré ouvertement ce que l'on appellera la noblesse moderne et donné réellement la puissance, le juif s'est trouvé être là dans tous les domaines pour assumer les directions.

En effet, cela lui était d'autant plus facile qu'on lui avait abandonné comme tout métier : l'usure, ce que la société noble d'avant la Régence, méprisait et regardait comme étant l'usufruit du travail du financier, cette condition qui était à ses yeux un déshonneur.

Mais vint le moment où l'argent prit une telle importance que le financier réussit à s'élever peu à peu au faîte de la société, de cette société qui n'est plus avide que d'argent.

C'est alors que le juif qui apportait cet argent, « son titre de noblesse », devint tout puissant dans ce monde où il se hissait orgueilleusement. Il eut vite fait de devenir le grand créancier, le « juif » des chrétiens, des rois, et il n'y a pas si longtemps celui des républiques, telle la génération des Rotschild et M. de Wendell...

Le sentiment de mépris à l'égard des financiers et des juifs tomba d'un seul coup, détruit par le calcul intéressé ou la considération de certains intérêts communs de beaucoup de gens, grands ou petits, et tout ce qui n'avait pas été jusqu'ici mercantilisé par la lèpre financière le devint rapidement.

C'est ainsi que l'art, en particulier, devint vite un des domaines d'exploitation des potentats de l'or. L'art demeura d'autant moins interdit aux vampires de la finance juive ou non juive, qu'il sombrait au point de devenir un article commercial, ce qu'il est en fait aujourd'hui...

Le goût artistique public, livré inconsciemment ou non aux mains industrieuses des juifs et des financiers eut vite fait d'être un véritable trafic commercial, dans l'intérêt purement égoïste de leur vanité et de leur profit.

Ce sublime moyen d'expression d'une race, d'une culture, qu'est l'art, le juif et le financier l'ont corrompu et judaïsé.

Le juif a mis dans l'art sa manière de voir personnelle et qui n'est pas celle du peuple français qu'il a intoxiqué à un tel point qu'il en a perdu son sens artistique propre et que celui de ses élites a été souvent oblitéré.

Le juif ne pouvant s'exprimer que suivant l'instinct de sa race et non suivant celui du peuple aryen où il vit en parasite, est impropre à exprimer nos sentiments sinon de les pervertir jusqu'à les corrompre.

Si bien que notre art falsifié en est arrivé vivement au pire mensonge, c'est ce qui apparaît dans les productions maniérées de notre art actuel où la seconde grande révolution française n'a pu porter son souffle.

C'est ainsi que dans le domaine cinématographique par exemple, le goût du peuple une fois corrompu, le juif l'a exploité d'une façon si l'on peut dire rationnelle.

Les productions des juifs n'ont pas eu pour but généreux d'éduquer l'âme et le bon goût du peuple, loin de là, mais à lui donner commercialement quelque chose qui le désennuie pendant quelques heures et qui rapporte des bénéfices, de gros bénéfices, autant dire de lui vendre leurs mercantes, et leurs mercantes ce sont des catastrophes sentimentales, des illusions ténébreuses et tous les miasmes sombres que peuvent faire éclore des cerveaux juifs. En bref, c'était donner au public du sensualisme judaïque, c'était la perversion totale du goût ainsi judaïsé.

Ces productions cinématographiques, artistiques et musicales reflétaient, étaient les sentiments de l'instinct juif non ceux de la race aryenne, le juif incapable de nous comprendre, ses impressions nous apparaissent étrangères, bizarres, froides, antipopulaires, le juif a dû les rendre par des expressions contorsionnées, défigurées ; en musique, il ne réussit qu'à nous rendre les rythmes et les mélopées de synagogue.

On n'a pas besoin d'ailleurs de donner la preuve que pour une large part en France, l'art moderne s'est judaïsé...

Que la physionomie diabolique et insolente du juif qui, n'étant pas de notre sol, a osé se mêler à nous sur ce sol et a voulu prétendre aux éléments de notre culture et de notre race, soit bouté définitivement hors d'Europe, pour qu'il ne contamine plus de ses impuretés notre vie et notre art européens.

Tandis que certains sieurs dits « humanitaires » se battent des nuages pour protéger la faune juive, le sol de la réalité trouve un possesseur qui doit bien rire dans sa barbe crépue, de leurs tergiversations bonhommes...

Georges MERCEDES.

CONTRE l'égoïsme bourgeois -- **POUR** la solidarité humaine

Une seule pensée : **LA FRANCE**
Un seul but : SON AVENIR
Un seul moyen : LA REVOLUTION

La France est intelligence et foi.

La France est clarté et vigueur créatrice.

Elle est raison et religion.

Elle est équilibre et passion.

Elle n'est pas seulement douceur, mais aussi force et dureté.

NON, nous ne sommes pas un peuple mesuré et petit, un ramassis de petits bourgeois bien pensants, dont on a voulu nous donner le plus triste idéal.

NON, nous ne sommes pas un peuple de petites gens, qui demandent à vivre petitement sur un petit coin de terre. Nous ne sommes pas un pays de petits coteaux modérés.

Quand on voit les larves qui nous entourent, on se demande s'il est possible que nous ayons été un jour — et cela fut — le plus grand peuple de l'Europe, le peuple roi, le peuple sans lequel il n'y aurait pas d'Europe.

Nous sommes les fils d'une race débordante de vitalité sur tous les plans, et dont la vitalité continue fut le spectacle le plus prodigieux de l'histoire Européenne.

—o—

« J'aime mieux mourir que de retourner sur mes pas. »

Paroles de René CAILLE, le premier blanc entré à Tombouctou, un Français (en 1824).

—o—

1911. L'Indochine produisait 5 tonnes de caoutchouc. Elle en produisait 440.000 tonnes en 1937.

—o—

« Celui qui ne trouve pas de joie dans son travail, trouvera du travail dans sa joie. Le travail forcé a pour corrolaire le plaisir forcé. »

G. THIBON.

—o—

Napoléon ne s'ennuyait jamais, Pasteur non plus...

"La pensée n'est rien sans l'action ; l'action ne peut rien sans la pensée"

Cette citation d'un philosophe célèbre doit être pour chacun de nous une règle de conduite. Nous sommes en ce moment plongés en plein cœur de l'action : Des camarades tombent chaque jour sous les balles ennemies, d'autres vont partir aux Waffen S.S. représenter la France et la Milice dans le combat européen, d'autres enfin se préparent chaque jour au combat, au sein des Centaines et des Trentaines permanentes, qui se constituent un peu partout dans nos régions.

Mais ce combat qui se prépare ne doit pas nous faire oublier le rôle que nous aurons à jouer le jour que nous rentrerons chez nous, dans nos foyers, dans nos cités et villages, une fois le combat gagné. Certes, nous savons tous que si nous ne sauvons pas notre pays du terrorisme qui menace de l'anéantir, il sera parfaitement inutile d'envisager un seul instant pour l'avenir une tâche constructive.

Nous avons d'abord opté pour l'action, parce que celle-ci nous paraît, dans l'état présent de notre Pays, nécessaire, vitale, et même indispensable. Nous faisons confiance à nos chefs pour que ceux-ci nous conduisent sur le chemin de la vraie Révolution, celle qui doit faire de notre France un pays libéré de toutes les forces occultes qui l'ont conduit à sa perte, de toutes les fausses idéologies qui lui ont fait perdre son vrai visage, du mal social qui a engendré cette classe prolétarienne, véritable plaie du xx[e] siècle.

Ceci dit, nous ne devons pas négliger la pensée, c'est-à-dire toutes les idées qui sont à la base de notre Révolution, et qui ont toutes été conçues par des cerveaux français. C'est pour cela que parallèlement à la formation physique et technique, nous devons ajouter la formation politique et doctrinale, qui fera de nous tous plus que des soldats, mais de véritables apôtres d'un ordre nouveau, pour lequel nous avons sacrifié nos aises, nos intérêts, nos familles, nos vies.

Nous ne voulons pas, une fois le combat livré, nous retrouver sans force, ni compétence devant la tâche constructive que nous aurons à assumer. Pour cela, ne ménageons ni notre volonté, ni notre intelligence.

Nous sommes convaincus que la fin de cette guerre apportera des modifications profondes dans la vie personnelle de chaque individu.

Préparons-nous donc à ces transformations radicales, et au besoin, même, s'il le faut, sachons les imposer à notre Pays. Nous ne les imposerons que si nous-même, dans notre for intérieur, nous réalisons cette révolution intellectuelle et morale que le Maréchal préconisait dans un de ses premiers messages, mais dont l'appel ne fut pas entendu, même par ceux qui se prétendirent pendant longtemps ses défenseurs les plus acharnés, et dont l'affirmation ne cacha trop souvent que d'égoïstes et bas intérêts.

Ne soyons pas les « sépulcres blanchis » de l'Evangile et sachons être les véritables disciples de la pensée Révolutionnaire. S'il en est ainsi, tous les espoirs nous seront permis ; s'il en était autrement, nous serions à notre tour sépulcres, et notre Révolution serait ratée à jamais.

DAUBRAY.

Notre plus lointain passé, notre plus lointain avenir sont évoqués par ces syllabes **FRANCE**

ARRIBA ESPAÑA

LE soleil descendait, baignant d'un rouge brique cette terre espagnole où le sang ruisselait depuis déjà un an ; au loin le canon grondait lugubrement, les barricades flamboyaient et découpaient sur un ciel d'azur et de feu des images fantasmagoriques. Le calme du soir enveloppait toutes ces choses et malgré tout on pouvait se laisser aller à rêver dans ce cadre d'enfer où le crépitement des mitrailleuses venait par instants hacher cette douceur des soirs de septembre.

Chiquito, ou comme le nommaient familièrement ses frères d'armes « Quito », le béret rouge avancé sur un front dur, son menton coincé dans la paume de sa main



droite, le fusil entre ses jambes osseuses, Quito veillait assis sur un bloc de granit, il gardait son coin de barricade. Le secteur était calme et cette faction était pour lui un moment de repos.

Par instants, il glissait ses yeux sombres en direction de la calle de la Puerta, cette rue tortueuse, déserte depuis bien des jours, conduisant vers le centre de la ville. Puis, ses prunelles d'acier venaient se poser là, tout droit, sur les monceaux de pierre et de ferraille, rien ne bougeait, Quito glissa machinalement sa main gauche dans la poche de son blouson usé, extirpa une cigarette, la fit rebondir sur son genoux noueux, puis frotta une allumette et laissa glisser entre ses lèvres

CONTE

Soleil éclatant de l'Espagne
Ciel éternellement bleu
Peuple aristocratique
Aux femmes à l'harmonieuse et [sombre beauté
Espana... c'est un claquement de [castagnettes
Espana... c'est une danse
Espana... c'est la passion
Espana... c'est la mélancolie roman- [tique
Mais Espana c'est aussi le chant des [jeunes bonnets rouges
De l'Alcazar
Qui retentissent dans le crépitement [de la bataille
C'est les nobles et fiers chevaliers
C'est le courage, l'héroïsme et la [grandeur !

Arriba Espana !
Arriba Espana ! Noble fille de [l'Europe
Dont l'étendard est fait de sang et [de soleil.

minces une bouffée bleue. Lentement, cette fumée légère dansait devant ses yeux rêveurs, puis, indécise montait, emportant sa pensée... à quoi pensait Quito ?

Peut-être à cette jeunesse si prématurément terminée, à ces cours de médecine qu'il suivait l'an passé, ces combats de révolutionnaire qu'il avait menés au sein même de sa vie d'étudiant, tous ses camarades avaient fait comme lui, ils avaient abandonné livres et cours pour coiffer ce béret rouge et défendre par les armes leur liberté nationale et religieuse, pour lutter contre ce communisme qui gangrenait l'Espagne.

Il avait tout quitté, sa maison, sa famille... pauvre famille : son père avait été fusillé, un soir, au début, par une bande d'anarchistes maîtres de la ville, sa mère, sa sœur, où étaient-elles ? mortes, emprisonnées peut-être, ou soumises à la loi de ces barbares... mieux valait chasser ces idées noires, il luttait pour eux aussi et déjà il les avait vengés. Non, Quito ne devait pas penser à cela, il eut été moins calme et aurait marché nerveusement derrière la barricade, serrant son fusil dans l'étau de sa main vigoureuse, ses yeux auraient lancé des éclairs dans lesquels on aurait vu passer toute la force de ses vingt ans et l'ardeur du sang qui bouillonnait dans ses veines... Non, Quito rêvait.

Soudain, dans la demi clarté qui rendait les choses imprécises, Quito se dressa. Tel un ressort, ses jambes se détendirent et l'arme à la main, ce grand jeune homme scrutait les ombres de la rue tortueuse ; un bruit que l'oreille la mieux exercée eût à peine saisi, un bruit léger venait de frapper l'esprit somnolent de Quito... Maintenant, il attendait... Bientôt sortit d'un coin d'ombre, une forme légère, rapide, imprécise, une jeune fille sans doute. On distinguait maintenant le voile vaporeux d'une mantille sombre couvrant de longs cheveux tombant sur des épaules frêles. Elle sautillait plutôt qu'elle ne marchait ; ses longs bras blancs traçaient des courbes gracieuses en maintenant l'équilibre compromis par cette course parmi tant d'obstacles. Quito la regardait venir, le visage éclairé des derniers feux du jour, ses lèvres avaient abandonné ce pli dur et dessinaient maintenant un sourire léger à peine perceptible.

Enfin, la jeune fille arriva et tendit sa main frêle au jeune Espagnol :

— Quito ! dit-elle doucement.

Puis elle posa sur le sol un petit cabas fait de paille tressée, contenant sans doute quelque nourriture.

— Dolorès, je savais que tu viendrais ce soir, mais vite, il te faut partir tu risques trop ici, entends, là-bas derrière cette maison en ruines, mes camarades se battent et peut-être bientôt ce sera mon tour, merci, mais je ne reste pas...

Dolorès écoutait tout cela avec un sourire mutin et lorsque Quito s'arrêta de



parler, sa jolie tête remua vivement pour dire non !

— Quito ! murmura-t-elle, je reste encore un peu et sur sa poitrine vibrante une croix d'or scintilla captant un instant les derniers feux du soleil couchant.

Il faisait presque nuit, une lueur violette éclairait maintenant toutes choses, les deux jeunes gens marchaient côte à côte près de la barricade. Quito veillait quand même et épiait les moindres bruits. Sa tête se dressait souvent, attentive leur marche s'arrêtait, puis rien ne troublant le calme de la nuit, lentement le couple reprenait sa marche.

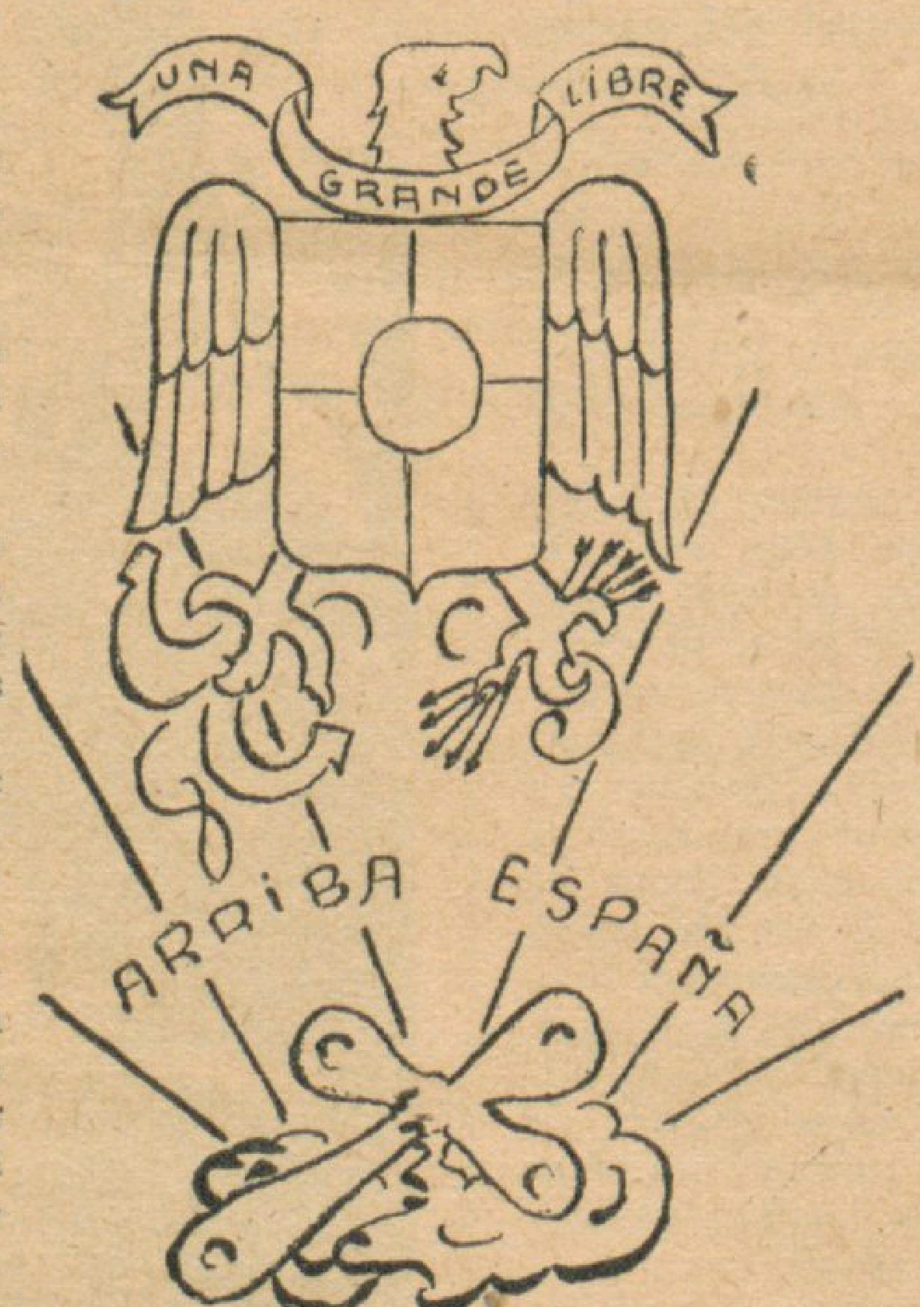
Mais tout à coup, une fusillade encore lointaine cloua Quito sur place ; alerte, il

grimpa sur la barricade : invisible, il surveillait cette rue dont les moindres encoignures cachaient peut-être l'ennemi. Tout à coup, quelques balles sifflèrent au-dessus de sa tête, là-bas devant lui un petit groupe de « rouges » essayait de mesurer la résistance de la barricade : Quito riposta, mais près de lui une détonation sèche déchira l'air, puis une autre et les deux armes crépitèrent sans cesse. Quito détourna la tête une seconde et vit Dolorès debout qui armée d'un fusil, l'aidait à la riposte, leurs regards se croisèrent, on pouvait lire en eux cette ardeur et cette fierté bien propre aux Espagnols. Quito était content : il était fier de se voir ainsi secondé, et avec une ardeur nouvelle, il tira vite coup sur coup, grisé par la joie et par la poudre.

Les détonations s'espacèrent, le danger s'éloignait, et la résistance de cette barricade avait surpris sans doute les quelques assaillants. Quito se releva un peu sur ses coudes et regarda à sa droite, là tout près à l'endroit où il avait vu Dolorès tout à l'heure... Quoi ? Où était-elle ? Rapidement, il glissa jusqu'à terre, du revers de main il essuya ses paupières brûlées par la poudre.

Là, à ses pieds, Dolorès à genoux, le torse plié semblait plongée dans le recueillement d'une prière, devant elle le fusil reposait sur les pierres. Quito se pencha sur elle, la saisit sous les bras et releva ce corps inerte; la tête retomba en arrière; un flot de sang jaillit des lèvres entr'ouvertes, les yeux battirent doucement, un léger sourire éclaira ce blanc visage, les lèvres remuèrent mais aucun son ne sortit.

Lentement, Dolorès rassembla ses dernières forces, saisit cette croix d'or qui reposait, maculée de sang, sur son cœur; lentement, elle prit la main de Quito, y déposa cette relique sanglante, ses yeux brillèrent d'un dernier éclat, ses lèvres s'entr'ouvrirent; dans la nuit, une voix tremblante s'éleva telle une prière presque un sanglot; Dolorès se raidit dans un suprême effort et son âme s'envola dans ces deux mots devenus héroïques : « *Arriba España !* » Quito, les yeux pleins de larmes, ferma ces deux paupières blanches : religieusement, il décrocha la petite croix d'or, la porta à ses lèvres, puis se signa.



La lune éclaire maintenant d'une lumière blafarde les blocs de pierre blanche amoncelés sur cette barricade ; une couverture recouvre le corps de la jeune Espagnole et, debout, Chiquito, l'arme au pied, veille... Au loin, le canon gronde comme un glas... La nuit est froide, le silence plane sur la terre... Mais demain le soleil redorera l'Espagne.

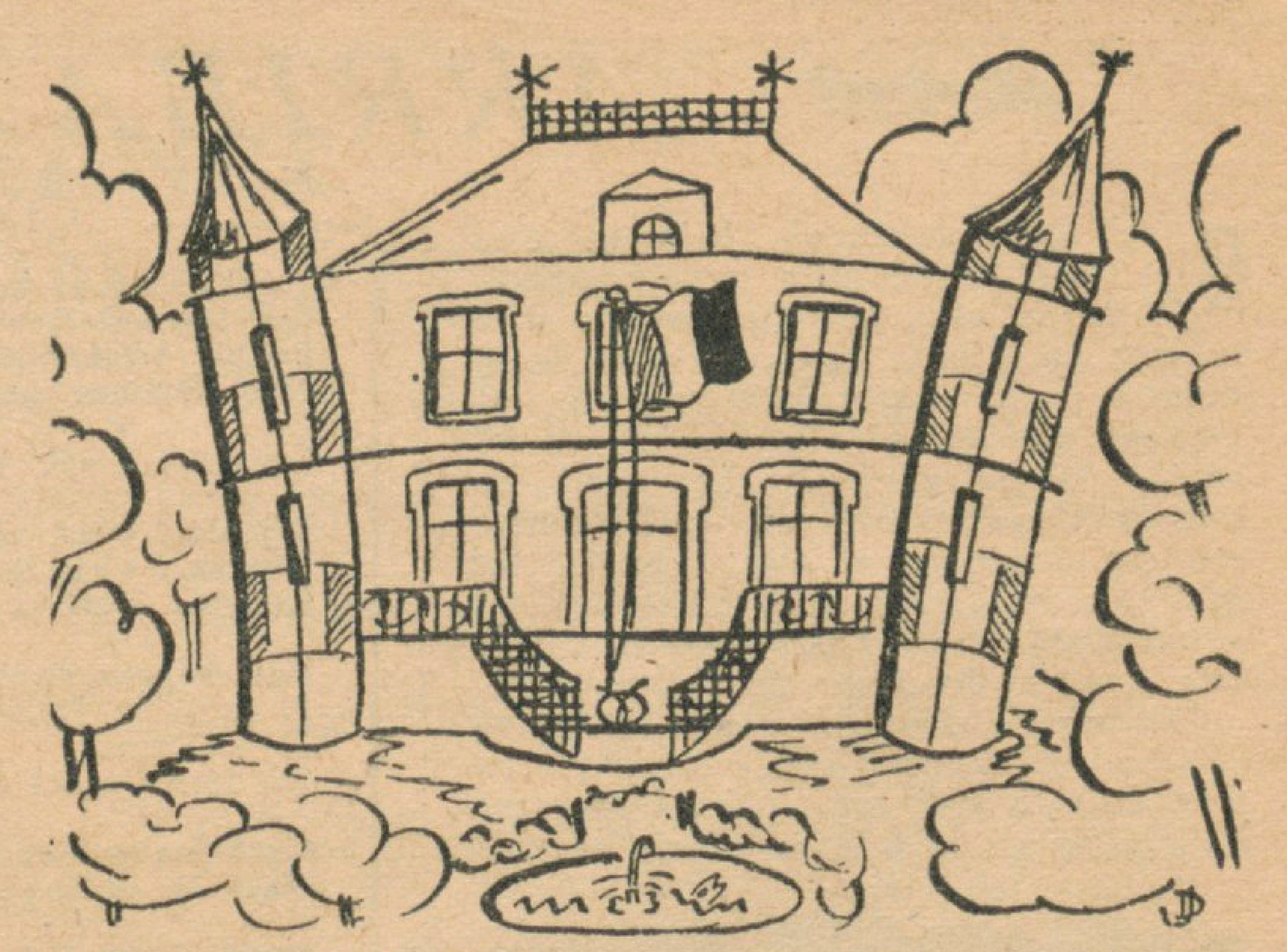
d'A.

Le saviez-vous ?

Recul et avance de la forêt

On estime à l'heure actuelle que la forêt mondiale couvre 24 % de la surface des terres, soit 1.518.000.000 d'hectares. Mais elle a dû couvrir jadis plus de 50 %.

Avant l'époque glaciaire, le laurier, le cèdre, le cyprès, le chêne-liège poussaient autour de Paris. L'époque glaciaire amena un recul général vers la Méditerranée, opposa une barrière à cette fuite des arbres et les espèces les plus faibles disparurent. Aujourd'hui la forêt remonte, les arbres envahissent à nouveau les pays tempérés et l'on voit réintroduire en France le cyprès, le laurier, le cèdre... Le froid et la chaleur agirent comme des bergers poussant leur troupeau sur les routes.



Réalisations aux "Brosses"

QUAND on est trempé dans la pâte jusqu'aux oreilles, quand du matin au soir le même refrain, ou presque le même, chante autour de nous, on se demande souvent avec angoisse quand arrivera enfin la grande réalisation, le jour sublime auquel nous aspirons, que nous attendons avec impatience.

Pourtant chaque minute, chaque heure, par chaque coup de pioche ou trait de plume fait avec ardeur et foi nous rapproche de lui. Se dégonfler n'est pas digne de nous. Le véritable courage se forge par les petites besognes utiles qui ont tellement de grandeur. Le travail formidable que nous pouvons et devons fournir par la sueur de notre front, par la réflexion, l'intelligence concentrée sur notre travail portera ses fruits.

Quand un homme seul, prend la décision qui guidera sa vie, monte une exploitation commerciale ou quelque autre activité même artisanale, il cherche un appui moral. Puis par un travail long et pénible, sans faiblesse, il luttera opiniâtrement mais réussit. Perdre confiance est pour lui la faillite. Nous aussi nous sommes au début d'une grande organisation. Nous avons par contre un avantage extraordinaire. La collaboration d'un nombre considérable d'intelligences, guidée par des chefs compréhensifs. Que doivent faire tous ceux qui ont une responsabilité au sein de cet organisme, patronné par un même idéal et tendant vers le but grandiose : refaire une France vraiment belle.

Le mot d'ordre est simple et impératif. Chacun doit réagir par un travail actif et intelligent, écraser la vieille routine administrative de robots sans cerveaux. De l'air pur dans nos bureaux, de la lumière, à mort la poussière et la nonchalante paresse des porte-plumes stylés et pleins de morgue.

Des mots nets, des ordres clairs, de l'initiative, de l'entrain. Une amélioration constante résultera de cette persévérance. Le goût du travail bien fait rendra la lassitude des soirs plus douce.

Levant fièrement nos têtes, regardant droit devant nous aurons la ferme confiance en nous-mêmes et celle d'arriver au but.

Nous dirigerons nos pas vers la réalisation la plus grande, montrer aux Français dans l'ordre la vraie France.

J. G.

DEUX TEXTES...

Francs-gardes, lecteurs de ce journal, souvenez-vous qu'un de nos vingt et un points se traduit ainsi :

CONTRE LA LEPRE JUIVE . . . . .
POUR LA PURETE FRANÇAISE

La lecture du poème du juif J. ZAY, ex-ministre de l'Education nationale dans le ministère du juif Léon Blum, vous montrera comment un personnage de notre défunte République, qui avait la tâche d'apprendre à nos enfants, l'histoire de notre pays ne se gênait pas pour trainer dans la boue les trois glorieuses couleurs de notre drapeau. Il nous sera réconfortant de lire à côté de cette saleté juive le cri d'amour de nos frères prisonniers. Puissions-nous par notre combat nous montrer dignes d'eux. En lisant ces deux poèmes, Franc-Garde, retrempe tes énergies pour les combats futurs et garde confiance en tes chefs, en toi-même et en la Milice.

POÈME DE JEAN ZAY

Ils sont quinze cent mille qui sont morts pour cette saloperie-là. Quinze cent mille dans mon pays (??) quinze millions dans tous les pays.

Quinze cent mille hommes sont morts pour cette saloperie tricolore... Quinze cent mille hommes morts dont chacun avait une mère, une maîtresse, des enfants, un espoir, un cœur.

Qu'est-ce que cette loque pour laquelle ils sont morts.

Quinze cent mille éventrés, déchiquetés, anéantis dans le fumier d'un champ de bataille, quinze cent mille que nous n'entendrons plus jamais ; que leurs amours ne reverrons plus jamais. Quinze cent mille pourris dans quelque cimetière, sans planches et sans prières. Est-ce que vous ne voyez pas comme ils étaient beaux, résolus, heureux de vivre, comme leurs regards brillaient, comme leurs femmes les aimaient, ils ne sont plus que de la pourriture...

Pour cette immonde petite guenille...

Terrible morceau de drap collé à ta hampe, je te hais férocement. Oui, je te hais dans l'âme, je te hais pour toute la misère que tu représentes, pour le sang frais, le sang humain aux odeurs âpres qui gicla sous tes plis, je te hais au nom des squelettes.... Ils étaient quinze cent mille...

Je te hais pour tous ceux que te saluent, je te hais à cause des peigne-culs qui traînent dans la boue leur chapeau devant ton ombre ; je hais en toi toute la vieille oppression militaire, le dieu bestial, le défi aux hommes que nous ne savons pas être. Je hais tes sales couleurs, le rouge de leur sang, le bleu que tu volas au ciel, le blanc livide de tes remords.

Laisse-moi, ignoble symbole, pleurer tout seul, pleurer à grands coups, les quinze cent mille jeunes hommes qui sont morts et n'oublie pas, malgré tes généraux, ton fer doré et tes victoires, que tu es pour moi de la race vile des torche-culs.

Jean ZAY.

RÉPONSE D'UN PRISONNIER

Un matin d'été comme tant d'autres.... Pourtant le Gefreite a compté nos corps différents. Au pas cadencé, chaque baraque rejoint le terrain de rassemblement et vient s'aligner parmi les hommes au repos. « Garde à vous ! » L'alerte sonnerie nous immobilise dans une attitude impeccable. « Au Drapeau ! » Lentement, le pavillon tricolore, notre drapeau, s'élève dans l'azur. Une alouette, planant au-desus du mat sème à toute volée ses trilles éperdues.

14 Juillet 1941. Isolés dans la vaste étendue saxonne, répondant à l'appel lointain du vieux chef, nous sommes 5.000 prisonniers, les yeux tournés vers la France, les corps raidis, les cœurs vibrants, les yeux fixés sur ces trois morceaux d'étoffe, ce qui nous reste de la Patrie.

En cette minute inouïe, écoutez, Jean Zay, l'hymne qui gonfle nos poitrines. Sur la terre étrangère, nous sommes quatorze cent mille captifs pour ce drapeau que vous avez souillé et abandonné.

1.400.000 prisonniers, mon Dieu !

1.400.000 prisonniers dont chacun a une mère, une épouse, des enfants, une maison, une vie, un espoir, un cœur.

Qu'est-ce que ce symbole pour lequel nous sommes prisonniers, espérant depuis de longs mois, malgré la désespérance des interminables jours ? Avant nous étions beaux, heureux de vivre. Comme nos regards brillaient, comme nos femmes nous aimaient ! Nous ne sommes plus que des prisonniers pour ce pavillon tricolore dans la brise d'un matin.

Terrible morceau de drap nous te chérissons avec ferveur ; oui, nous te chérissons du plus profond de notre être. Tu portes dans tes plis nos rêves et nos certitudes.

Nous te chérissons pour tes gloires anciennes, pour la misère que nous acceptons afin que tu demeures.

Nous sommes près d'un million et demi.

Nous t'aimons pour ceux qui t'insultèrent et te trahirent. Nous t'aimons malgré les consuls avides ou canailles, les chauvins aux tripes agitées, les prophètes toujours planqués, les objecteurs du coffre-fort, qui se drapèrent dans ton étoffe pour cacher leurs stupres, leurs coliques, leurs fumées meurtrières, leurs sales et fructueuses combines.

Nous t'aimons pour tes couleurs écarlates où revit le geste de nos pères ; le blanc du royaume des lys, le bleu de la Commune parisienne ; le sang qui secouait les artères des combattants de Valmy.

Ecoutez, Jean Zay, et regardez-nous. Ecoutez le clairon qui sanglote maintenant à nos morts. Ah ! vous non plus Jean Zay, vous n'avez pas voulu cela. Trop tard, il est toujours trop tard. Entendez l'écho de ces notes plaintives qui va caresser les tombes de nos camarades dans ces cimetières où nous nous rendons trop souvent. Nos frères, les pauvres gens, qui n'ont même pas pour couvrir la nudité de leur cercueil et magnifier leur sacrifice les trois couleurs de notre drapeau.

Pierre ADELINE.

Le saviez-vous ?

Comment prolonger l'existence de vos pneus

Des enquêtes ont démontré qu'en améliorant, dans la mesure où cela est possible, le gonflage des pneumatiques, on pourrait au minimum économiser l'équivalent de 400.000 enveloppes nouvelles par an.

Il y a là un moyen parfaitement réalisable d'augmenter de 10 % les possibilités de roulage en vélo et d'économiser 28 millions de francs par an.

Il faut surtout, dans les conditions actuelles où les bicyclettes sont souvent chargées et où la bonne utilisation du pneumatique prime le confort, gonfler dur, même les enveloppes demi-ballon.

En second lieu, éviter l'humidité intérieure. Pour cela, ne pas laisser une bicyclette au bord d'un trottoir dont le caniveau est plein d'eau.

Il faut encore, éviter la très grande chaleur en été ; ne pas garer la bicyclette en plein soleil ; réparer les chambres à air dès qu'elles perdent ; réparer les enveloppes qui ont une coupure, ne pas employer d'emplâtres trop épais, employer des emplâtres collés et, ce qui est mieux, vulcanisés.

Influence de la température sur la grandeur des arbres

Les arbres les plus hauts et les plus gros ne se trouvent pas forcément dans la zone équatoriale. C'est que chaque espèce a son zéro spécifique au-dessous duquel elle meurt, et son optimum spécial. L'arbre le plus haut du monde est un sequoïa, dénommé « Mark Twain » qui dresse ses 111 mètres dans le Yosémite Park. Les séquoïas sont les arbres qui vivent le plus longtemps. On en a abattu qui comptaient 2.500 ans d'âge, mais on estime que les plus gros peuvent atteindre 5.000 ans.

Le froid agit sur la dureté des bois. Si l'hickory, bois du Nord, se prête admirablement à la fabrication des skis, c'est que le froid ralentit la poussée végétative. Les cercles annuels de végétation sont très minces et les fibres du bois s'en trouvent plus serrées.

Un effet différent se constate sur les arbres des forêts équatoriales qui n'ont pas, en général, cette disposition veinée due aux cercles annuels d'accroissement. Ces arbres jouissent, en effet, d'une poussée continue. Ils ignorent le repos végétif d'hiver, la chute des feuilles et les belles couleurs d'automne.

Par contre, tandis que la flore française compte dix-sept essences principales, aux Indes, il n'y en a pas moins de 4.000, et l'on a compté 800 épiphytes sur un seul arbre en Amazonie.

On verra la fin de la guerre quand, au principe des nationalités, on joindra le principe qui en est le correctif, celui de la Fédération européenne supérieure à toutes les nationalités.

RENAN.

L'Europe seule a été le creuset dans lequel s'élabora la civilisation qui rayonne autour du monde

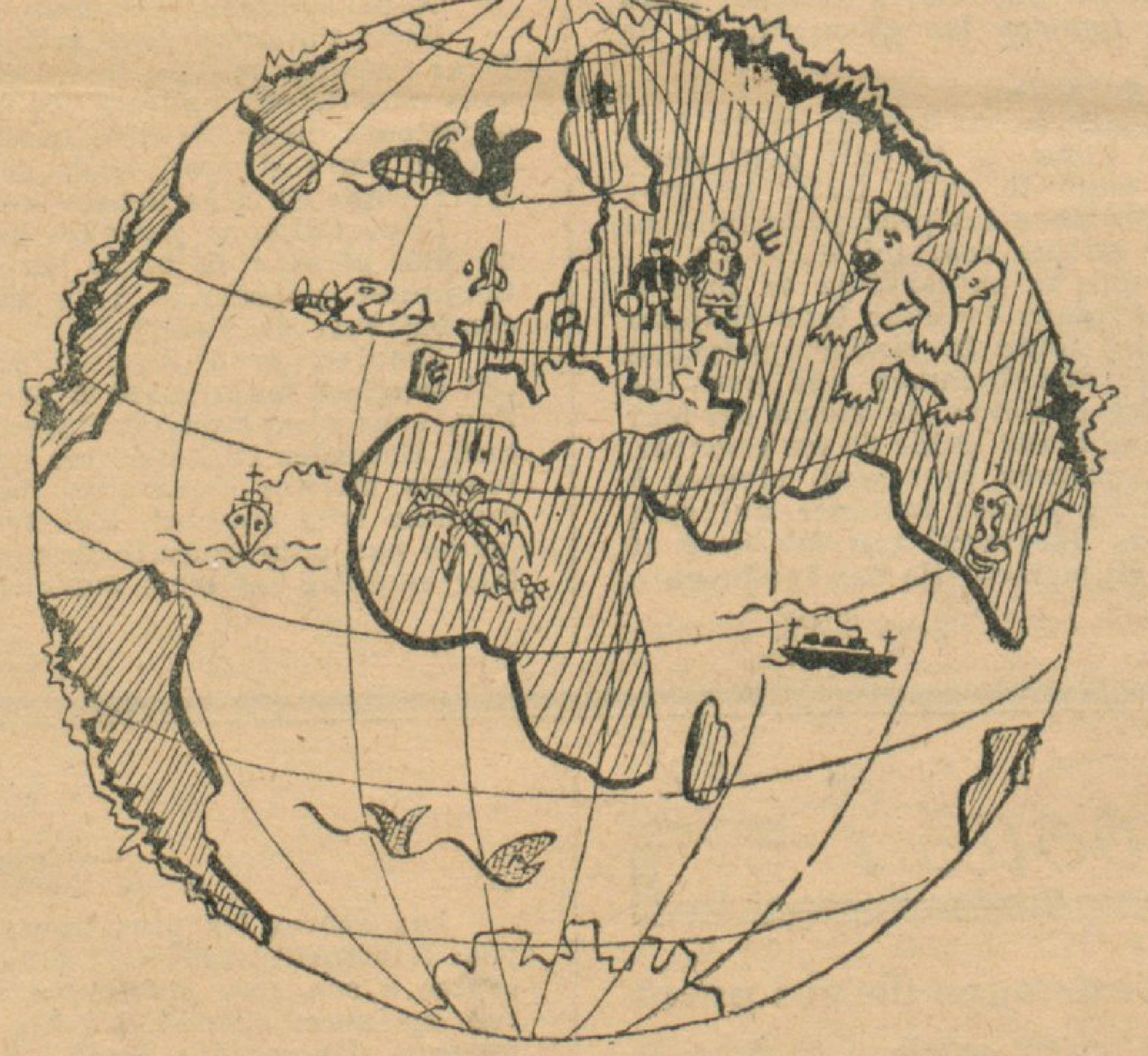
Elle est l'œuvre commune de tous les peuples du continent.

En suivant l'histoire depuis l'antiquité, nous voyons que les penseurs de la Grèce jetèrent les bases de la philosophie et des mathématiques.

Rome forma les cadres du droit. Les croisés, en collaboration européenne, apportèrent à notre continent l'influence fertile des civilisations orientales. L'Italie fut le berceau de la Renaissance littéraire, artistique, scientifique qui mit en honneur la culture classique. Cet humanisme essaima en France, en Allemagne, en Hollande. Le mouvement de la Réforme, né en Allemagne contribua à développer l'esprit critique et devint une nouvelle branche de l'arbre chrétien. En Angleterre, le chancelier Bacon fut à l'origine de la méthode expérimentale et de la philosophie de l'expérience. En France, Descartes fut le vrai fondateur de la philosophie moderne que développa, en Allemagne Kant. Le Polonais Copernic, l'Italien Gallilée, l'Allemand Kepler, l'Anglais Newton, le Français Laplace établirent progressivement les lois de l'astronomie, de la mécanique céleste. La physique de la lumière est l'œuvre commune du Hollandais Huyghens, des Anglais Newton et Maxwell, des Français Fresnel et Louis de Broglie, de l'Allemand Max Planck. Pasteur mena à bien le renouvellement de la biologie, qu'avait entrevu l'Autrichien Semmelweiss. Les travaux de Pasteur assurent la sécurité de l'élevage, tandis que ceux de l'Allemand Liebig profitent à l'agriculture. Contre la tuberculose, combattirent l'Allemand Koch et les Français : Roux et Calmette.

Les penseurs et les savants français tiennent les places d'honneur dans cette longue liste où nous ne trouvons pas un seul russe. Ce n'est qu'au début de notre siècle qu'on peut parler de savants ou d'inventeurs russes.

Le fruit de tous ces labeurs, de tous ces efforts qui forment un tout qui est notre civilisation, celle de l'Europe entière puisque c'est dans son sein qu'elle s'est formée à travers les siècles. Dans les sciences comme dans les arts, pour le développement de la pensée, pour le progrès matériel aussi bien qu'intellectuel et moral, les progrès furent et sont constants.



Cette civilisation a suivi partout les grandes poussées des colonisateurs, de toutes les peuplades d'Europe. Même les nations foncièrement hostiles à l'influence de la civilisation européenne, ont dû, malgré elles, l'adopter, ne fût-ce que pour essayer de lutter contre elles à armes moins inégales.

Sous la forme de sa civilisation, l'Europe a donc déjà réalisé son unité, une unité dont toute l'histoire humaine, depuis au moins cinq siècles, montre l'extraordinaire dynamisme. Considérons-la et comme la première condition essentielle acquise et comme le signe annonciateur de l'unité plus complète ; plus ou moins prochaine, mais, en tout cas, possible et même probable. J. G.

C'EST DANS L'ORGUEIL DE NOTRE HISTOIRE QUE NOUS TROUVONS UN DES MEILLEURS RESSORTS DE NOTRE ACTION REVOLUTIONNAIRE

Imprimeries Mont-Louis, Clermont-F d, 57, Rue Blatin - C. O. I. A. C.-L. 31.2411. - Visa censure de Clermont-Ferrand. LE GERANT : Joseph GRUSSEN